

ADMINISTRATION,

— ET —

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Strictement d'avance



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère insertion - - 107cents

Autre " . . . 5 "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

UN CENTIN

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 23 OCTOBRE 1886

No 5

LE MUTIN

Depuis deux jours, la colonne s'avancait péniblement à travers les hautes herbes qui dominaient la tête des hommes les plus grands.

Les soldats butaient contre des mottes de terre ou tombaient dans des trous. Les herbes leur fouettaient le visage. Dans ce chemin, il fallait marcher très vite, avec tout l'équipement de guerre sur le dos : des vivres et cent vingt cartouches. Le moindre retard pouvait être funeste aux camarades que la colonne allait secourir.

C'était pendant la dernière guerre du Tonquin. La garnison d'un fort avancé, dans le nord, près de la frontière de Chine, avait été surprise par un gros parti de Pavillons noirs. Cinq ou six mille Chinois contre deux cents Français.

Le général Giovanninelli, qui commandait dans la région, avait été averti du danger que courait la petite garnison. Tout de suite il avait fait partir pour la déblocquer trois cents hommes de la légion étrangère. Le capitaine avait reçu pour instruction d'aller comme au pas de course, sans s'arrêter, sans se reposer, car la situation des assiégés était désespérée. Leurs émissaires disaient qu'ils ne pouvaient plus tenir.

Il ne fallait donc pas perdre de temps. Les officiers excitaient leurs hommes par la parole et par l'exemple. Mais après trente-six heures de marche la colonne était comme disloquée. Les soldats, harassés, marchaient en silence, ayant sur le visage cette expression sombre de découragement qu'on voit dans les déroutés. Ils allaient à l'ennemi dans le même désordre, avec la même démoralisation que s'ils avaient eu dans les reins les pointes de sabre d'un escadron de cavalerie.

Le capitaine était inquiet. Comment relèverait-il le moral de ses hommes ? Comment les amènerait-il jusqu'au bout, jusqu'à la bataille ? Pour l'atteindre, un long et pénible effort était nécessaire.

Tout à coup un sergent vint prévenir le capitaine qu'il y avait des murmures à l'arrière.

— Des hommes parlent de ne pas aller plus loin, dit le sous-officier.

— Qui a commencé ?

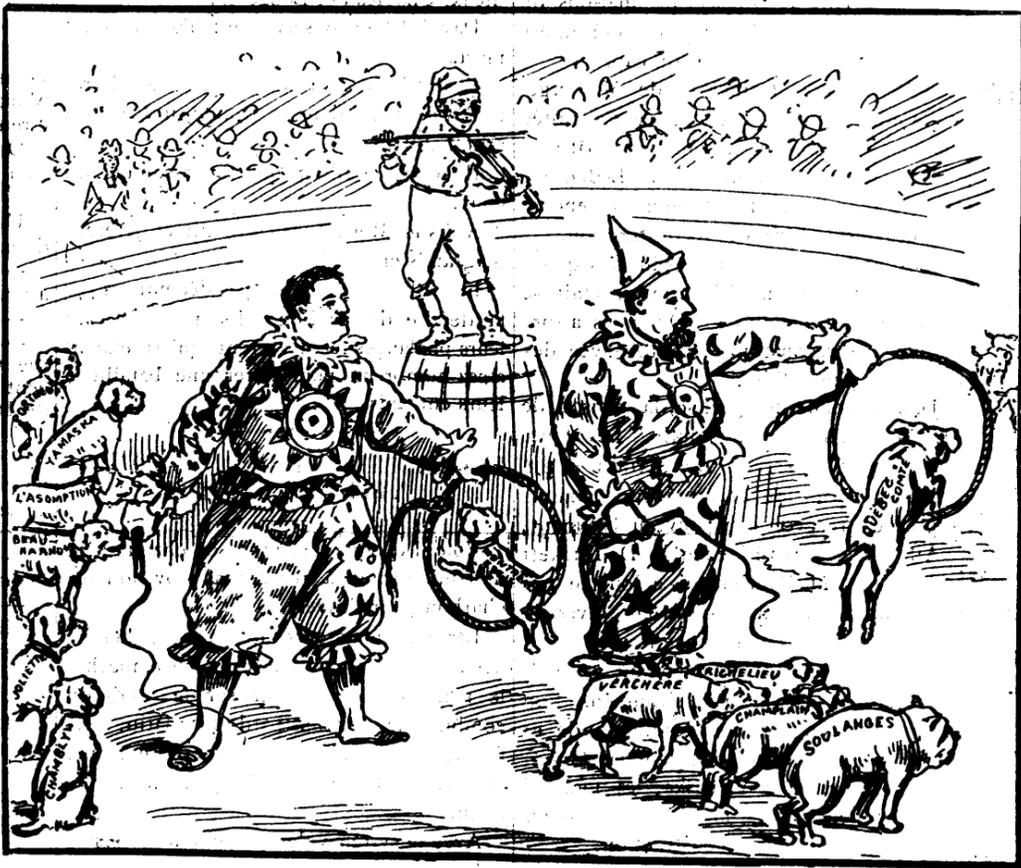
— John Cockrill, l'Anglais.

— Bien, dit le capitaine. Prenez quatre Alsaciens. Nous y allons.

Les Alsaciens et les Irlandais sont les meilleurs soldats de la légion étrangère. Leurs camarades des autres peuples sont pour la plupart des aventuriers qui se battent pour la France par amour de la guerre, mais qui se seraient aussi bien battus contre elle. Les Alsaciens-Lorrains et les Irlandais, au contraire, servent sous notre drapeau comme sous le leur, les premiers parce qu'ils sont Français et les autres parce qu'ils sont des Celtes, de cette grande famille dont le Gaulois était le frère aîné.

Le capitaine, suivi des quatre hommes qu'il avait commandés, alla à l'arrière de la colonne. La situation était grave.

— C'est absurde, disait l'Anglais John Cockrill, c'est idiot d'éreinter des hommes ! Je ne vais pas plus loin : j'en ai assez.



LE CIRQUE DU 14 OCTOBRE

MERCIER.—Hop là ! Hop là ! Mes chiens sautent assez bien.

Ross.—Hop là ! Hop là ! Il me reste quelques chiens à faire sauter. Ils feront leur devoir comme les autres.

Les autres murmuraient, répétant des paroles de révolte.

Le capitaine marcha vite vers Cockrill qui s'arrêta.

— Vous vous plaignez ? lui dit-il.

— Oui.

— Vous ne voulez pas marcher ?

— Non.

— Vous ne voulez pas marcher ?

— Non.

— Vous ne voulez pas marcher ? demanda pour la troisième fois l'officier avec une lenteur solennelle.

— Non, j'en ai assez.

— Désarmez cet homme, dit le capitaine aux Alsaciens.

L'ordre fut exécuté en silence. Cockrill ne protesta pas.

— Attachez-lui les pieds et les mains.

Cockrill se laissa faire. Avec de grosses cordes, on le ligotta.

— Maintenant, jetez-le dans les herbes à droite.

Les quatre Alsaciens soulevèrent le mutin et le portèrent à quelques pas vers la droite de la colonne. Ils le posèrent à terre.

L'Anglais n'avait pas dit un mot.

— Maintenant, dit le capitaine en se tournant vers les autres, tout le monde va faire son devoir. En avant !

Les soldats partirent d'un pas allégé par la terre. Il n'y eut plus une plainte dans la colonne où chacun marcha comme s'il sortait de la tente.

Quatre jours après, la colonne repassa. Elle avait pu déblocquer le fort assiégé. A un certain point de sa route, la vue des hommes effraya un essaim de mouches sur une charogne. Les insectes s'élevèrent en

un petit nuage noir avec un bourdonnement.

A travers les herbes, les soldats aperçurent des débris d'uniforme. Cette charogne qui servait de pâture aux mouches dans ce désert, c'était le cadavre de John Cockrill, condamné justement et sommairement exécuté pour avoir excité à la rébellion devant l'ennemi, au risque de laisser périr des camarades.

L'Anglais était mort de faim ou quelque bête fauve l'avait tué. En effet, il était éventré ; ses chairs avaient été fouillées par des griffes avant d'être la proie des mouches.

Les soldats défilèrent silencieux devant ces restes du mutin dont le châtimement avait été si nécessaire.

Le capitaine a depuis été tué à Langson. Dans le rapport qu'il fit au général Giovanninelli de cet incident, il expliqua ainsi sa conduite : " Il fallait un exemple ou nous ne serions jamais arrivés à la destination que vous m'aviez fixée. Je n'avais pas le temps de réunir un conseil de guerre. Je n'ai pas voulu brûler la cervelle à John Cockrill, parce que le coup de feu eût attiré l'attention de la colonne. L'odeur de la poudre aurait peut-être excité quelques soldats à commettre un crime. J'ai agi selon ma conscience, dans l'intérêt de la discipline militaire.

MEIX.

Chez l'armurier :

— Je désirerais un fusil qui ne fasse pas trop de bruit... C'est pour ma femme...

— Tenez, monsieur, voici votre affaire : celui-ci rate neuf fois sur dix !

Le colonel Ramonot apprend, au rapport, que le fusilier Midou a été puni de quinze jours de prison pour absence illégale :

— Midou ?... Un bon sujet, pourtant... Allez me le chercher, que je lui lave la tête.

On amène le jeune soldat.

Celui-ci explique son cas :

— Mon colonel, ma mère était à l'article de la mort. J'ai demandé une permission pour aller recueillir son dernier soupir. On me l'a refusée. Alors, je suis parti quand même...

— Et, comme ça, tu l'as recueilli, le dernier soupir de cette brave femme ?

— Mon colonel, elle n'est pas morte... Figurez-vous qu'elle a été si heureuse de m'embrasser, qu'une crise favorable s'est déclarée... Nous avons eu le bonheur de la sauver.

— Elle n'est pas morte ? Scrogneugneu ! vous m'augmentez ce lapin-là de huit jours !... Car, enfin, puisque tu n'as rien recueilli du tout, tu vois bien, fichu imbécile, que ton capitaine avait eu raison de te refuser la permission.

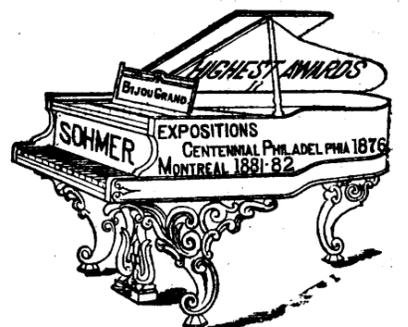
Trois heures du matin. Un monsieur fait un vacarme affreux devant une pharmacie. Enfin, une croisée s'ouvre à l'entresol :

— Qu'est-ce que vous voulez ? demande le pharmacien.

— Je voudrais un peu de pomme de concombre !

Fureur du pharmacien.

— Vous êtes grossier ! reprend le monsieur avec dignité. C'est bien, je vais réveiller un autre pharmacien !



SOHMER

Adoptés aux conservatoires de New-York, Boston, Philadelphie, New York College of Music, Fifth Avenue Theatre, Couvent de Villa Maria, Montréal, Couvent du Sacré Cœur à Mahatanville, Couvent de Villa de Sales, Long Island, et dans toutes les principales Institutions d'Amérique. Le Couvent de Maria qui a 8 pianos Sohmer depuis plus de six ans dit que ces pianos sont parfaits sous tous les rapports et ne peuvent pas être surpassés.

— SEULS AGENTS —

LAVIGNE et LAJOIE

1657, RUE NOTRE-DAME, Montréal.